

que ces engagements furent accomplis, en dépit de la promesse solennelle de l'amiral français, la ville fut mise au pillage, et l'on n'épargna ni les couvents ni les églises.

Le butin recueilli en vertu de la capitulation s'élevait, selon la déclaration de de Pointis, à environ dix millions.

Mais si la flotte était chargée de riches dépouilles, les flibustiers n'avaient reçu qu'une faible part de cet immense butin.

Se considérant comme frustrés du prix de leur valeur, ils voulaient attaquer le vaisseau amiral pour reprendre un butin qui, selon eux, était leur propriété, lorsqu'un d'eux les arrête. « Frères, dit-il, nous avons tort d'accuser ce chien; il n'emporte rien du nôtre; il a laissé notre part à Carthagène; c'est là qu'il faut l'aller chercher (1). »

D'énergiques applaudissements répondent à cette allocution. Le signal est donné à tous les bâtiments flibustiers, qui font voile en toute hâte vers la ville.

En voyant débarquer de nouveau ces terribles aventuriers, les habitants, épouvantés, s'étaient renfermés dans la grande église. Les flibustiers mirent des sentinelles à toutes les portes, et l'un d'eux pénétrant au milieu de la foule consternée, leur adressa une singulière harangue, dont nous allons retracer la substance :

« Nous savons bien, dit-il, que vous nous regardez comme des gens sans foi et sans religion, comme des diables plutôt que des hommes; désabusez-vous : ces titres odieux doivent s'adresser uniquement au général sous les ordres duquel vous nous avez vu combattre. Le perfide nous a trompés; car il a refusé de partager avec nous les profits d'une conquête qu'il devait à notre seule valeur; et par là il nous contraint de vous faire une seconde visite.

« Toutefois, nous serons modérés : comptez-nous cinq millions, et nous nous retirons sans causer le moindre désordre. Si vous refusez une proposition aussi raisonnable, préparez-vous à des malheurs de toutes sortes; et n'en accusez que vous-mêmes, et le général de Pointis, que nous vous permettrons

de charger de toutes les malédictions imaginables (1). »

L'orateur flibustier avait à peine cessé de parler, qu'un religieux monta en chaire, et exhorta pieusement ses auditeurs à se soumettre aux décrets de la Providence, en livrant sans réserve tout ce qui leur restait d'or, d'argent et de bijoux. Une quête fut aussitôt faite dans l'église encombrée; mais, malgré les menaces du flibustier et les exhortations du prédicateur, la somme demandée fut bien loin d'être atteinte.

Alors les flibustiers, fidèles à leur parole, se précipitèrent à travers la ville, forçant les maisons, saccageant les églises, bouleversant les tombeaux, fusillant les habitants, ou les mettant à la torture pour se faire livrer leur argent.

Ces mesures cruelles eurent plus d'effet que l'éloquence du moine. Dès le même jour, on apporta aux farouches vainqueurs environ un million de piastres. Ils s'en contentèrent, et se remirent en mer. Mais, rencontrés par les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, ils essayèrent en vain de lutter avec désespoir contre des forces irrésistibles; la plupart de leurs bâtiments furent pris ou coulés; un petit nombre seulement put regagner les côtes de Saint-Domingue, avec des équipages mutilés et quelques faibles débris de leur immense butin.

Cet échec porta un coup funeste à la puissance des flibustiers. La prise de Carthagène est la dernière expédition importante de ces fameuses bandes qui avaient fait trembler la puissance espagnole.

La situation des colons français, environnés d'ennemis, devenait de jour en jour plus difficile : des hostilités continuelles sur les limites des deux territoires compromettaient la culture et dépeuplaient les habitations. La métropole, affaiblie par une guerre meurtrière, n'envoyait aucun secours; les Espagnols redoublaient d'efforts pour en finir avec leurs opiniâtres voisins, lorsque le traité de Ryswick, si désastreux pour la France sous d'autres rapports, consolida enfin les établissements fran-

(1) Placide Justin, *Histoire d'Haïti*, p. 94.

(1) *Id.*, *Ib.*